

Laurie Laufer

Autour de l'œuvre de Marie-José Mondzain¹

Je veux remercier chaleureusement Marie-José Mondzain de me permettre d'entrer en discussion avec ses textes et sa pensée que je travaille depuis un certain nombre d'années. Je remercie Simone Wiener, Pascale Peuchmaur et Françoise Delbos d'avoir permis cette rencontre.

Ma première rencontre avec Marie-José remonte à l'époque où je devais organiser un numéro d'*Autrement* sur l'Indifférence. Depuis lors les travaux de Marie-José m'accompagnent et me donnent souvent l'oxygène nécessaire pour éviter l'asphyxie par trop de lectures de textes psychanalytiques. Il faut, à mon avis, pouvoir travailler avec ce qui est en écart avec son propre champ théorique pour créer l'écart nécessaire à l'élaboration et à sa transmission.

C'est avec tes textes que j'ai trouvé l'une des articulations de mon travail de thèse, et le plaisir de le tisser. Depuis quelques années je me suis intéressée à la question du deuil traumatique, et à l'image. Celle-ci pouvant soit immobiliser la vie psychique de l'endeuillé (fixation mélancolique à l'image du disparu provoquant un « arrêt sur l'image » ou un trop-perçu traumatique fossilisant tout imaginaire, c'est-à-dire toute production fantasmatique), soit rendre un certain mouvement de désir, c'est-à-dire ouvrir par l'image la question du symbolique. Je trouvais dans la lecture de tes textes l'importance de la question de la remise en mouvement de la vie psychique par l'image.

Il s'agissait alors de tenter de rendre à l'image sa force d'indécidable : image indécidable pour le patient immobilisé, pris dans une impossibilité à se sentir vivant, désirant (dont le risque mélancolique est la fixation sur l'image), image indécidable pour l'analyste (dont le risque mélancolique est la fixation sur une image d'analyste idéal), image indécidable dans l'écriture rendue publique (dont le risque est la violence interprétative).

« Toute image doit toujours laisser à désirer². »

Rendre indécidable pour laisser à désirer, donc. Autre façon de dire qu'écrire un rêve, écrire un cas, écrire un texte, c'est aussi en pure perte, c'est aussi une déposition : la force d'un témoignage, de ce qui fait tiers, selon l'étymologie de ce mot.

¹ Intervention faite dans le cadre des soirées de la Librairie, le 6 mai 2004. Le caractère oral en a été maintenu.

² M.-J. Mondzain, *L'image peut-elle tuer ?* Paris, Bayard Éditions, 2002, p. 40.

Je pataugeais un peu dans ces questions difficiles et la rencontre avec les textes de Marie-José a ouvert un champ immense et a relancé toute ma réflexion théorique et clinique d'analyste.

Une phrase a été particulièrement la relance de cette réflexion sur le traumatisme et l'énigme du deuil ou de la mélancolie. « L'irreprésentable ne peut attendre sa symbolisation que de la vision elle-même³. »

Si l'on peut soutenir avec Marie-José Mondzain que « l'irreprésentable ne peut attendre sa symbolisation que de la vision elle-même », il ne s'agit pas de représenter l'irreprésentable, de « faire voir » pour croire, de montrer des images pour rendre la réalité, de trouver des réponses aux questions : faut-il faire voir le mort aux enfants ? Doit-on voir le mort sur son lit d'hôpital ? Comment accompagner quelqu'un qui ne veut pas voir ?, ce seraient des questions-réponses comportementales à l'endroit de mouvements psychiques plus complexes. Il me semble que ce serait davantage dans le sens où le traumatisme renverse la question même du rapport objet/sujet et donc celui de leur représentation.

Il me semble que ce que propose Marie-José Mondzain est bien plus précis autant que plus difficile : il s'agit, selon la lecture que je fais de son texte, de penser l'image dans un rapport d'articulation entre l'absence et la présence, entre un ici et un là, de créer un espace de seuil, un lieu de passage métamorphique, c'est-à-dire de créer une forme au-delà de la forme, de produire, et c'est sans doute paradoxal, un lieu d'écart permettant une parole ouverte sur le désir.

Engendrer de l'image en mouvement pour ouvrir la parole. Il s'agit pour l'irreprésentable d'avoir un lieu afin que l'événement puisse se dire. Dans le dispositif transférentiel, quelque chose aura lieu, l'apparition d'un visage va créer de l'affect, créer le mouvement de l'affect, de l'émouvoir au mouvoir : cette « fameuse *Katharsis*, déploiement du sens par illumination de l'affect⁴ ».

Aussi il me semble que dans certaines problématiques cliniques comme celles qui m'ont intéressée, tel le deuil, l'expérience de l'analyse serait une expérience du visible, du pathique et de la catharsis, pour reprendre des coordonnées aristotéliennes commentées par Marie-José Mondzain.

Il faut donc, pour mouvoir l'intellect, qu'il y ait du désir et de la même façon pour mouvoir autrui, s'adresser à son désir⁵.

Qui dit purgation dit expulsion d'un déchet excrémental et il paraît invraisemblable qu'Aristote considère les passions comme une chose dont il faudrait se débarrasser et qu'il use brutalement un mot tiré du vocabulaire médical sans en signifier la portée métaphorique. Comment l'imaginer alors qu'il a considéré la passion comme moteur du jugement ? C'est que par le mot

³ *Id.*, *Le Commerce des regards*, Paris, Seuil, 2003, p. 120.

⁴ *Id.*, *ibid.*, p. 120.

⁵ *Id.*, *ibid.*, p. 117.

katharsis comme une opération euphorisante de l'art, on perd toute la puissance de l'expression *perainein katharsin*. Aristote ne dit donc pas *katharein*, il n'emploie pas le verbe, mais il unit l'opération cathartique à un autre verbe qui signifie 'traverser de part en part, parcourir jusqu'au bout'. Ce terme semble tout à fait proche de l'allemand *durcharbeiten* que les traducteurs de Freud ont rendu par 'perlaborer' [...] **L'ordre de la katharsis est visuel**⁶.

L'opération cathartique consiste à être traversé de part en part. Elle permet la perlaboration de la souffrance et du traumatisme. On ne « symbolise » pas comme ça le manque, comme certains analystes ou textes l'ont promis... On ne se débarrasse pas de la douleur, de la peine que la mort de l'autre provoque, uniquement par un effet de discours, on la travaille par la vue et la parole, par le regard et la voix. La parole est cathartique lorsqu'elle traverse le corps. Or les conditions qui rendent possible cette traversée du corps sont données par le visuel. Une image qui n'émeut pas ne se meut pas. « L'image a pour spécificité d'émouvoir donc de mouvoir : les images ne disent rien, elles font dire⁷. » Selon Marie-José Mondzain, l'image serait le point d'articulation possible entre le corps et la parole.

Écriture d'ombre *skiagraphia*, à laquelle le geste rend la vie ou qu'il va douer d'une vie propre. Toute image fait un deuil : la vie de la chair iconique renonce à toute fusion corporelle. Point d'image sans dépossession, toute image fait le deuil d'un corps pour faire vivre un désir⁸.

Ce qui m'a intéressée dans les textes sur l'image de Marie-José c'est que le corps y est là présent, le corps et la chair (c'est d'ailleurs une question que j'aimerais que tu éclaires : la différence au regard de l'image entre la chair et le corps, platement j'y verrai une différence entre le réel et le fantasme, mais je ne suis qu'analyste...).

N'est-ce pas alors au lieu du transfert de permettre la fabrique de cette vie iconique, afin que par la parole l'analysant fasse vivre à partir de l'image le fantasme qui rend vivant ?

Il me semble que « l'émouvoir de l'image⁹ » peut faire se mouvoir les affects du corps.

L'image est une texture visible du corps se souvenant. L'image du mort n'est pas une représentation encadrée dans un souvenir, elle est une respiration, un rythme, un jeu d'absence et de présence. Des formes et des forces en présence prises dans le souffle de la parole, dans le regard retourné du rêveur. Aussi le patient est-il dans une temporalité propre du temps des images.

⁶ *Id., ibid.*, p. 119.

⁷ *Id., ibid.*, p. 27.

⁸ *Id., ibid.*, p. 52.

⁹ Selon l'expression de M.-J. Mondzain, *Le Commerce des regards*, *op. cit.*

L'image n'est que la manifestation, face à nous, du libre jeu des disparitions réciproques entre le monde et nous. L'anéantissement du sujet et de l'objet ne fait pas basculer l'image dans le non-être mais instaure la temporalité propre à la relation d'image. L'image a à voir avec le temps. Diastole et systole du présent et de l'absence. L'image se constitue dans la pulsation du réel qui nous capture et de la vie qui nous libère. Elle est apparition du rythme¹⁰.

Pas de regard sans la voix qui le porte.

C'est-à-dire que le contact est lié à la perte, ce qui reste de l'objet est l'absence de l'objet.

L'image est une espèce de la pensée, présente en toute figure sensible et digne de porter son nom, à condition de marquer cette figure du sceau de la *pulsation entre ce qui apparaît et ce qui disparaît*. Elle est la modalité spécifique de la présence par laquelle se manifeste l'absence de tout objet. [...] Elle se retire de la forme même dans laquelle elle se montre, se laisse voir. Elle est un relatif, la figure de la relation¹¹.

La constitution même de l'objet résiderait précisément dans ce retrait-là. Ne serait-ce pas alors l'impossibilité de constituer un reste, un objet partiel, qui ferait tomber l'ombre de l'objet total sur le moi du mélancolique ? Rien ne se détache de cet objet, l'empreinte n'apparaît pas, soit que la trace n'existe pas, soit que le sujet est pris dans l'objet. L'absence, là, n'a pas de lieu psychique. L'absence n'est pas circonscrite, ne peut donc s'inscrire en un texte. Or, le lieu psychique est un texte à lire.

Tout cela interroge, me semble-t-il, avec un grand intérêt, la position de l'analyste tout comme peut-être l'écriture de cas.

La position de l'analyste comme l'écriture de cas seraient, pour moi, comme la présentation d'une image, selon ce que Marie-José Mondzain en dit, une position d'apparition-disparition, une position de fantôme si je puis dire. Cette position laisserait ouverte, libre, sans prescription. Une position, une écriture qui inscrit des blancs, des trous, des trébuchements. Il s'agit pour l'analyse de réfléchir au statut du visible et de l'invisible, une autre façon peut-être de parler du corps et du désir.

Pourquoi parler d'invisible ? Parce que et je cite Marie-José Mondzain :

Il y a des visibilités qui personnifient un discours, c'est toujours le discours du maître. Dès lors, le visible endoctrine et incorpore le spectateur à la visibilité d'un corps personnifiant, qui n'est autre que le corps du discours qui le sous-

¹⁰ *Id.*, *L'Image naturelle*, Paris, Nouveau Commerce, 1995, p. 15.

¹¹ *Id.*, *ibid.*, pp. 16 et 22.

tend. Le discours du maître soumet le regard au visible et l'engloutit dans l'assentiment. Tout autres sont les visibilités dont la forme ne personnifie rien et qui sont habitées par la parole... Dans ce cas le visible met le spectateur dans une place où l'image reste à construire¹².

L'image nous regarde et peut nous engloutir. Tous ces dispositifs de croyance et de fabrication sont fondés sur l'identification. Ne faire qu'un avec ce qu'on voit est mortel et ce qui sauve, c'est toujours la production d'un écart libérateur. Vivre, guérir, c'est s'écarter de cette fusion et prendre le mal à son propre piège, celui de l'identification. [...] Ce qui revient à dire que l'image ne se soutient que dans la dissimilitude, dans l'écart entre le visible et le sujet du regard. Mais cet écart est-il visible? S'il l'était, il ne serait plus écart. Pour comprendre ce qu'est le pouvoir de l'image, il faut non seulement dire qu'elle est toujours image de quelque chose mais aussi que ce dont elle est l'image lui est étranger. Toute image est image d'un autre même, dans l'autoportrait¹³.

Dans la position de l'analyste, il y a aurait au principe de l'image une errance, un exil, un nécessaire écart, un déplacement permanent qui laisse surgir la parole, la voix d'un regard libre, qui laisse la pensée et la place à l'autre.

Le sujet est libre de voir ou de ne pas voir l'absence de choses qu'on lui donne à regarder. **IL y a donc un appel à la construction du visible** tel que le spectateur doit répondre de son propre accès à l'invisible dans le visible¹⁴.

Cet « appel à la construction du visible » reviendrait à tenter de penser l'analyse comme un montage d'images qui laisse l'analysant dans la liberté de se former le regard sans violence interprétative, sans rhétorique discursive appartenant à une école ou à un certain langage idéologique.

« Toute image est indécise et indécidable¹⁵. »

Parfois violence est faite à la pensée et à la liberté d'y voir quelque chose. C'est une violence faite à la parole. Tout commentaire serait un « comment taire ». Il y a des écritures de cas ou des positions interprétatives qui risquent de maintenir le sujet dans « une inaptitude symbolique, tout exercice de la liberté du regard » et de la parole.

L'aptitude symbolique résiderait alors dans la construction du visible.

¹² *Id.*, *L'image peut-elle tuer?*, *op. cit.*, p. 61.

¹³ *Id.*, *ibid.*, p. 29.

¹⁴ *Id.*, *ibid.*, p. 34.

¹⁵ *Id.*, *ibid.*, p. 37.